

ROMAN

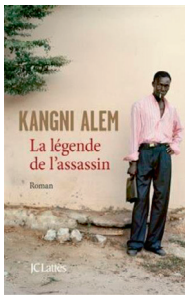
Perdu de vue

Fuyant le Portugal avec femme et enfant, un postier se retrouve sans le sou en Grande-Bretagne et découvre les affres et malheurs de la condition immigrée dans un pays en crise. « Je n'étais pas d'ici, je n'existais pas. Et il n'y avait pas moyen de m'habituer à vivre mort », à être « transparent » aux yeux des « iliens », à être si inutile. Un récit où l'absurde n'est jamais loin et qui montre comment le discours raciste des « blanquichottes » (Petits Blancs) peut s'enraciner dans la pauvreté. *Tout ce qui*

m'est arrivé après ma mort, de Ricardo Adolfo, natif de Luanda installé actuellement au Japon, est un monologue à l'écriture moderne, le délire – parfois cocasse – de quelqu'un qui se perd, perd ses repères et la raison. Il divague, cherche sa voie. Égaré dans une ville et une vie dont il ne possède ni la langue ni les codes, le narrateur se retrouve dans une quête qui devient existentielle et prend conscience que l'exil peut être intérieur. ●

SÉVERINE KODJO-GRANDVAUX

Tout ce qui m'est arrivé après ma mort, de Ricardo Adolfo, traduit du portugais par Élodie Dupau, éd. Métailié, 176 pages, 15,50 euros ■ ■ ■



BANDE DESSINÉE

Anciens combattants

L'idée de départ était généreuse : rappeler que, sans l'engagement et le sacrifice d'hommes et de femmes venus des colonies mais aussi d'autres pays européens, la France n'aurait pu terrasser l'ennemi nazi lors de la Seconde Guerre mondiale. Las, le résultat pêche par un scénario plutôt faible et un manque évident de dramaturgie. Alors que les auteurs, Olivier Jouvray et Kamel Mouellef (à qui l'on doit *Turcos* sur le combat des tirailleurs nord-africains), évoquent de nombreux épisodes héroïques, le récit est linéaire et volontiers moralisateur. Néanmoins, *Résistants oubliés* a le grand mérite de démontrer que la France ne serait pas la France sans sa composante multiculturelle. L'album témoigne aussi de l'ingratitude d'une nation envers ceux qui lui ont tout sacrifié en évoquant, par exemple, le blanchiment de l'armée française voulu par de Gaulle, le massacre du camp de Thiaroye ou encore la cristallisation des pensions des anciens combattants coloniaux. ● S.K.-G.

Résistants oubliés, scénario de Kamel Mouellef et Olivier Jouvray, dessin et couleur de Baptiste Payen, éd. Glénat, 64 pages, 14,95 euros ■ ■ ■

Et il est comment le dernier... Kangni Alem?

Il existe plusieurs sortes de polars africains. Le Gabonais Janis Otsiemi et le Béninois Florent Couao-Zotti font plutôt dans le genre gouailleux avec fortes doses de créatures callipyges. Plus sage, le Malien Moussa Konaté préférerait se faire anthropologue et emmener ses lecteurs à la découverte des us et coutumes de son riche pays. Avec *La Légende de l'assassin*, le Togolais Kangni Alem invente un nouveau genre : le polar vaudou. Si vous n'êtes pas ouvert aux sentiers escarpés de la sorcellerie, passez votre chemin. Si vous acceptez de ne jamais vraiment savoir qui a tué qui, comment et pourquoi, alors suivez Apollinaire, avocat de 70 ans, diabétique et revenu de tout

(ou presque). En matière de vertu morale, par exemple, on fait mieux que ce vieux roublard : « J'ai le même rapport avec le droit que celui que j'ai avec mes maîtresses. Je préfère, la plupart du temps, la manipulation à la sincérité des sentiments. » Mais, à l'heure de la retraite, maître Apollinaire a tout de même un regret, celui de n'avoir pas vraiment été à la hauteur dans une affaire de meurtre. « Un individu nommé K. A. avait décapité un autre individu dont le nom n'intéressa personne. Le crime avait secoué la torpeur des habitants de TiBrava », explique-t-il. Un homme d'Église étrange l'avait à l'époque mis en garde contre l'erreur qu'il s'apprêtait à

commettre en laissant l'affaire suivre son cours avec désinvolture, mais il n'avait pas tenu compte de ses conseils. Finalement incapable d'oublier ce moment de sa carrière, voilà Apollinaire prêt à prendre la route pour rejoindre Gail Hightower, révérend supérieur de l'Église des Saints de Dieu, à Afiadenyigban. Pour le résumé de la suite des événements, mieux vaut s'en remettre à la plume de Kangni Alem, puisque le monde dans lequel il a décidé de plonger ses lecteurs n'est pas exactement celui de la sèche rationalité occidentale. Dans ce monde-là, par exemple, couper des têtes peut être « un métier comme un autre, pour un commerce

universel, aussi vieux que les continents ». « À bien y réfléchir, la chose se tenait. Il faut avoir des têtes et, si on ne peut pas les obtenir en tuant soi-même un adversaire, on les achète. » Peu à peu, les rets de la magie entortillent le cerveau de maître Apollinaire et le plongent « dans une boue d'illusions », dans « une campagne où le terreau premier est la superstition et la sorcellerie ». Mais c'est dans ce vaudou littéraire mâtiné de considérations politiques désabusées que Kangni Alem se montre à son meilleur. ● NICOLAS MICHEL

La Légende de l'assassin, de Kangni Alem, éd. JC Lattès, 226 pages, 18 euros ■ ■ ■